

FIGUR

Numéro 27

**CONVERSATION AVEC
ETHAN ASSOULINE**

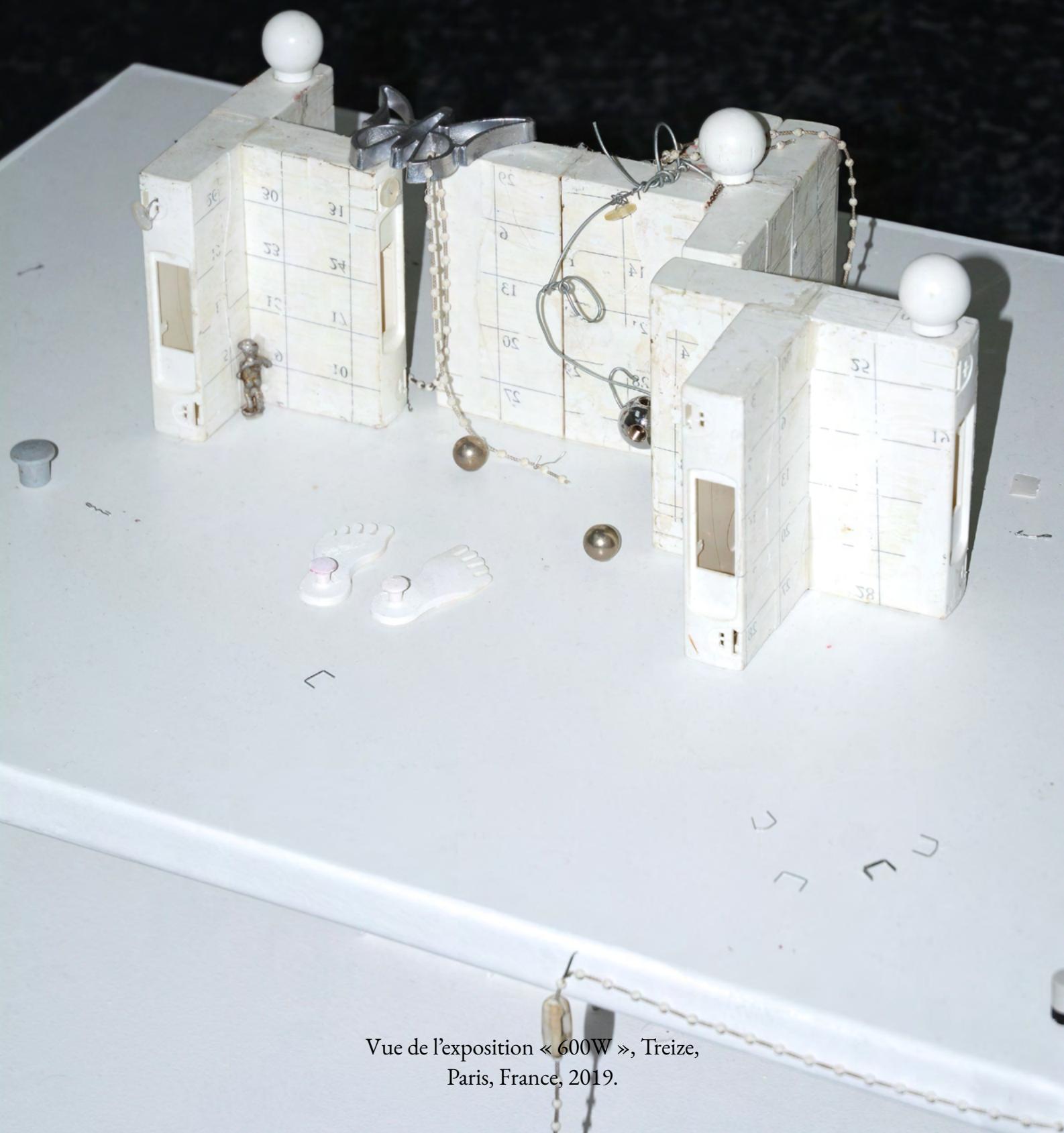
Juin 2020

FIGUR



Vue de l'exposition « Disparaître (Scomparire) », Macao,
Milan, Italie, 2019.

**CONVERSATION AVEC
ETHAN ASSOULINE**



Vue de l'exposition « 600W », Treize,
Paris, France, 2019.

Indira Béraud

Peux-tu me raconter pourquoi et comment tu t'es tourné vers les arts plastiques après le cinéma ?

Ethan Assouline

Initialement, je faisais surtout de la vidéo alors après avoir passé mon bac, j'ai intégré une école de cinéma. C'était assez classique et très codifié avec beaucoup d'exercices de réalisation. Maintenant, avec du recul, je me dis que j'ai détesté et que ça m'a un peu dégoûté. Je me suis ensuite tourné vers les Beaux-Arts pour expérimenter de nouvelles choses. Je n'ai pas été pris tout de suite, mais j'ai tout de même arrêté de faire de la vidéo. Je n'avais plus envie de faire des films, d'être toujours confronté à un écran, je n'aime plus les écrans, puis le temps que cela prend à faire ne m'intéresse plus. Durant cette année de transition, je me suis mis à faire de l'installation et de la sculpture, puis je suis finalement rentré à l'Ecole d'Arts de Cergy.

Indira Béraud

L'esthétique de tes films était semblable à ce qu'on retrouve dans ton travail d'aujourd'hui ?

Ethan Assouline

Oui, c'était un peu dans la même veine avec de la collecte d'images,



Vue de l'exposition « 600W », Treize,
Paris, France, 2019.

de textes et de musiques, principalement de l'assemblage de situations diverses. Puis c'est toujours lié à une forme d'espionnage, d'observation secrète. J'emmagasine des éléments pour essayer de résoudre des mystères ou des choses qui sont en train de se passer qu'on ne verrait pas... je tente d'analyser des situations. J'ai réalisé un film sur le salon de la moto où j'y ai filmé les hôtesses en essayant d'imaginer la voix qu'elles pourraient avoir de l'intérieur. Elles se vengerait de tous ces gens qui viennent les regarder. Ça reviendra peut-être, mais pour l'instant je n'ai plus envie de montrer ces travaux. J'ai aussi fait des clips et d'autres vidéos qui me permettaient de gagner de l'argent.

Indira Béraud

L'idée de la solitude ou ce sentiment d'isolement est assez récurrent dans ton travail...

Ethan Assouline

Oui. Au début, lorsque je faisais mes installations, je créais des décors, des chambres d'adolescents ou des espaces de vie. Je m'intéressais aux émotions hyper basiques que l'on ressent à cette période, quand on a envie d'être tout seul, de tout détruire ou de s'effacer. Ces sentiments, je les mettais en scène et les exacerbais dans mes installations. Et cette solitude pourrait devenir un refuge face à toute une absurdité contemporaine, aux choses qui se passent

autour de nous. Elle offre la possibilité d'avoir des espaces à la fois physiques et mentaux pour se cacher. J'ai fait plusieurs pièces autour de cette idée de disparaître. Comment, à un moment, faire un pas de côté par rapport au monde dans lequel on est pour reprendre des forces et se reposer ? Comment faire un pas de côté pour réfléchir à la manière dont on peut agir sur ce monde ?

Lors de cette exposition à Milan, j'ai réalisé de petites maquettes en partant d'une histoire que je m'étais inventée : les pièces auraient été fabriquées par un groupe d'adolescents, un peu comme s'ils avaient fait un workshop entre eux et qu'ils s'étaient inventé des endroits pour être tranquilles. J'ai fabriqué tous ces petits refuges chez moi et les ai montrés dans un plus grand refuge avec des meubles, un décor, etc.

Penser la solitude ça permet aussi de penser au collectif, aux manières de faire des choses ensemble, artistiquement, politiquement, que ça soit à travers le travail ou en vivant et partageant des choses.

Indira Béraud

À ce propos, tu as organisé en collaboration avec Philippe Halais un workshop intitulé *Our Writing Room* autour des rapports de domination, de pouvoir et d'oppression à la Bonington Gallery, à Nottingham. Peux-tu raconter ce moment et ce qui en découla ?



CANAPÉ (POUR JULIETTE)

Peinture, collage, boucle d'oreille, 2020.

Ethan Assouline

Philippe Halais est un très bon ami avec qui j'avais fait une exposition à The Community. Lui avait fait un album, une fausse bande-son d'un documentaire américain sur le sport retracant la trajectoire d'un jeune sportif aux sentiments exaltés, avec de grandes idées un peu inspirées de la tragédie sur la réussite et l'échec.

On a pas mal travaillé ensemble dessus. Moi j'ai construit un environnement inspiré de la chambre d'un adolescent qui serait parti de chez ses parents en laissant des choses derrière lui.

Tout ce qui reste fonctionne alors comme un rituel : les allumettes, la cire, de petits autels pour se souvenir... C'est ainsi que notre collaboration a démarré, autour du thème de l'adolescence, de la jeunesse et de tous les questionnements qui vont avec.

On a été invités une semaine à Nottingham à présenter un workshop et l'on a opté pour la forme de l'écriture. Mon travail consistait à construire l'endroit où le workshop se déroulerait, donc surtout des tables, des panneaux qui protègent pour former une sorte de cocon pour se retrouver. L'idée était de faire un club d'écriture avec les étudiants de l'université de la ville. Philippe enregistrait ce qui se passait, les voix et les sons, pour qu'il réalise un live de musique avec ça. Notre projet consistait à axer le travail d'écriture autour de la vie en tant que jeunes, de l'oppression, l'infantilisation, des rapports administratifs, institutionnels. On cherchait des manières d'écrire en partant de récits un peu

personnels pour ouvrir à des réflexions politiques. Comment la plainte ou le récit d'expérience peuvent-ils se transformer en outils politiques d'émancipation, d'autodéfense ? Comment mettre en lumière des comportements abusifs et partir de ça comme base ?

Quand on a imaginé le projet, on pensait que ce serait très intense, avec beaucoup de monde, que ça fuserait dans tous les sens et ça s'est avéré plutôt calme. Le projet s'est donc un peu transformé et c'était marrant, un peu comme si on tenait une sorte de permanence, les gens venaient, écrivaient deux trois trucs et partaient. Certaines personnes ont lu leur poème au micro pour qu'on les enregistre correctement et puis on a organisé la soirée finale où Philippe faisait son *live* avec les enregistrements et moi, à partir des différents poèmes, j'ai fait des posters. On a fait une fête pour clore ce moment et mon ami Cyrus a aussi invité la musicienne Nkisi à jouer. J'aimerais bien le refaire dans d'autres lieux, rencontrer plein d'étudiants, plein d'étudiantes, et comprendre comment sont vécus ces rapports, essayer d'agir.

Ce qui était amusant aussi, c'est qu'on espérait un peu foutre le bordel... mais en fait, pas du tout, c'était assez studieux. Avec des amis de l'école de Cergy, nous publions *Show*, une revue qui parle aussi de la condition étudiante. On y retrouve par exemple des analyses de situations au travail, mais également des dessins, de la poésie, des textes... c'est un projet qui est très important pour nous dans notre vie à l'école. On invite des gens à contribuer sur ces



OUR WRITING ROOM (WORKSHOP SPACE)

Sérigraphie, peinture, tissus, documents, bois, tables par Laetitia Badaut Haussmann et les participants à son workshop, Bonington Gallery, Nottingham, Royaume-Uni, 2019.



CICATRICES (DIANE ET TEMPÉRANCE)

Vue de l'exposition « Angela » réalisée en collaboration avec Philippe Hallais,
The Community, Paris, France, 2018.

questions : qu'est-ce que c'est qu'être étudiant ? Qu'est ce que c'est que de faire face à une situation d'oppression administrative ou institutionnelle ? Comment réfléchir et discuter de l'école comme un lieu politique, un microcosme qui rejoue les mécanismes de la société ?

Indira Béraud

L'exposition « *Disparaître (Scomparire)* » que tu as réalisée à l'espace Macao à Milan est une sorte d'utopie, comme un lieu stratégique pour se réfugier, quelque chose qui relèverait quasiment de la survie. Est-ce un projet qui se cantonne à l'espace de l'exposition ou est-ce qu'il pourrait déborder du monde de l'art, pour finalement devenir un espace alternatif « réellement » utilisable ?

Ethan Assouline

Une bande de jeunes aurait trouvé cet endroit et l'aurait investi comme un refuge — même si je n'aime pas tellement le mot refuge. Cet abri permettrait de se cacher des parents, mais aussi des différentes formes d'oppression et de répression. Après, dans ma vie, ce sont effectivement des choses qui m'intéressent, mais pour l'instant je n'ai pas encore trouvé la forme adéquate. Peut-être que la vie en collectivité, ailleurs, à travers des projets de vie commune, de partage, pourrait être possible. J'ai hâte de trouver où et comment.



Vue de l'exposition « Disparaître (Scomparire) », Macao,
Milan, Italie, 2019.

Mais à Milan, c'était différent. Je m'interrogeais sur l'austérité et le confort. Tout était blanc, fait à partir de choses récupérées, d'assemblages de pièces de meubles Ikea que j'avais trouvées. Je me suis pas mal inspiré des salles de jeunes : ces endroits mis à disposition par la mairie avec des canapés, des tags au mur, des tables de ping-pong... comme si ce mobilier et ces couleurs constituaient l'archétype de la vie collective et festive, de petites bulles de joie. Je me suis demandé quelle serait la version de ça, mais construite par les jeunes eux-mêmes, dans l'urgence et surtout dans un moment où l'intérêt pour la couleur des objets et des murs ou pour le confort aurait disparu... enfin si, il y a un matelas, quelques coussins, mais vraiment des trucs basiques. Puis j'aime que tout soit faussement utile. C'est aussi un lieu de repli qui intègre l'idée du piège. Des lames sortaient un peu de partout, comme s'il y avait une peur d'être découvert, qui frôle peut-être la paranoïa. Lorsque j'ai fait cette exposition, je me trouvais à Milan où je ne connaissais personne, et l'exposition a été visitée par des gens qui passaient et quelques amis d'amis. J'adorerais faire la même chose dans une ville où je connais du monde. Il s'agissait d'un lieu qui était déjà abandonné, et j'aime l'idée d'investir un espace mort, un peu figé. C'est intéressant de redonner de la vie en faisant à l'intérieur des lectures, des concerts, des bouffes...

Indira Béraud

Les œuvres étaient produites sur place, comme en résidence ?

Ethan Assouline

Moitié-moitié. Tout ce qui est petit, maquettes ou natures mortes, je l'ai produit dans mon atelier à Saint-Denis. À Macao, j'y suis allé en résidence deux, trois semaines et j'y ai construit tous les meubles. Cela aussi à cause de contraintes économiques, ce sont des pièces volumineuses que je ne peux pas me permettre de transporter. D'ailleurs, j'ai quasiment tout laissé là-bas, j'avais le projet d'aller chercher les œuvres, mais je ne l'ai finalement pas fait. Puis sur place, j'ai aussi fait pas mal d'achats, je cherche des objets qui pourraient être liés au lieu et je remplis des boîtes de petits accessoires afin de réaliser sur place d'autres natures mortes. C'était génial d'avoir cet espace incroyable, de l'habiter, de produire tous ces meubles, d'établir des liens et de parvenir à diffuser une fiction à l'intérieur, générer la sensation qu'on pénètre un endroit où il a pu se passer des choses, que des gens y ont beaucoup traîné.

Indira Béraud

Comme tu l'expliquais — et cela se voit —, tes pièces sont faites à partir d'assemblage, de petites choses glanées et récupérées qui forment des maquettes et des meubles ; mais quand on regarde de plus près, il y a quelque chose d'effrayant, des formes coupantes, des



Vue de l'exposition « Disparaître (Scomparire) », Macao,
Milan, Italie, 2019.

morceaux de verre, des lames de ciseaux, des agrafes... toutes sortes d'objets qui convoquent la sensation de douleur. Peux-tu me parler de cette tension permanente qui subsiste dans un environnement qui se veut à la fois accueillant, hospitalier et agressif, voire effrayant ?

Ethan Assouline

La récurrence de la sensation de violence ou de la douleur provient à la base de réflexions sur l'adolescence ; puis ça s'est élargi.

La plupart du temps, je travaille par motifs, c'est-à-dire que pendant toute une période — qui peut durer longtemps d'ailleurs — il y a un objet que j'aime, qui incarne une idée et que j'appose partout. Plus j'avance là-dedans, et plus je me rends compte que j'aime bien le rapport au premier degré qu'un symbole peut créer, la sensation que la récurrence d'un motif peut générer. Les lames que je mets partout transforment les objets en des formes agressives. J'aime bien prendre des formes un peu mignonnes ou accueillantes — par exemple des portes de maisons de poupées — et y adjoindre une lame. Je suis attaché à cette idée que les objets puissent avoir l'air dangereux. Dans un espace d'exposition, cela transforme le rapport à l'objet. On se demande comment s'en saisir, et si ça fait peur pour de vrai.

Pour revenir au motif, je réfléchis de plus en plus sur les fausses grandes idées. En ce moment, je disperse des fleurs partout,



DISPARAITRE (CISEAU) (À O.R.)

Vue de l'exposition « Unsupported Message Format », sous le commissariat de Pierre Clément,
Galerie Valeria Cetraro, 2019.



Vue de l'exposition « Angela » réalisée en collaboration avec Philippe Hallais,
The Community, Paris, France, 2018.

elles sont censées représenter une certaine vision du décoratif avec laquelle je peux jouer, que je peux détourner et retourner. Le motif du canapé, c'est pareil. Dans cet espace tout sec et désincarné de Milan, cette apparition amène un peu de confort. Ce motif parle de quelque chose, mais à la fin, son sens se retrouve à la fois dilué et renforcé. Puis cela crée des crispations esthétiques, des conflits, cela change le rapport à la forme. Lorsqu'une lame sort d'un tiroir, elle évoque quelque chose de violent comme si elle était là parce qu'il s'agissait d'un territoire à défendre. Alors que de l'autre côté du tiroir, on ne voit qu'une maquette, une petite maison de poupée.

Indira Béraud

Est-ce que le public est invité à interagir physiquement avec ces objets ?

Ethan Assouline

Non, personne ne l'a fait. Mais c'est une question que je me pose et je ne sais pas si je suis prêt. C'est un peu de l'ordre du fétichisme, je passe tellement de temps à composer ces natures mortes dont la moindre altération pourrait changer le rapport à l'œuvre, puis chaque pièce s'inscrit dans une fiction assez précise. D'autre part, je suis attaché à l'effet produit par l'installation d'une temporalité figée, de quelque chose de laissé en plan, laissé tel quel dans l'urgence. On ne sait pas depuis combien de temps c'est là ni qui l'a



CROUS

Vue de l'exposition « Angela » réalisée en collaboration avec Philippe Hallais,
The Community, Paris, France, 2018.



ENSEMBLE (POUR GUILLAUME)

2020.

laissé là. On ne sait d'ailleurs pas non plus pourquoi c'est là : il y a des objets qui semblent appartenir à des gens. J'aime que tout cela ait pu être abandonné dans l'urgence, mais de manière étrangement bien ordonnée. Cela crée une incertitude un peu malaisante.

Indira Béraud

Certaines de tes pièces évoquent des plateaux de jeux, des scènes où se glissent des indices comme si le visiteur était invité à résoudre une énigme. On retrouve des morceaux de puzzles, des cases, des formes qui ressemblent à des pions, de petits personnages...

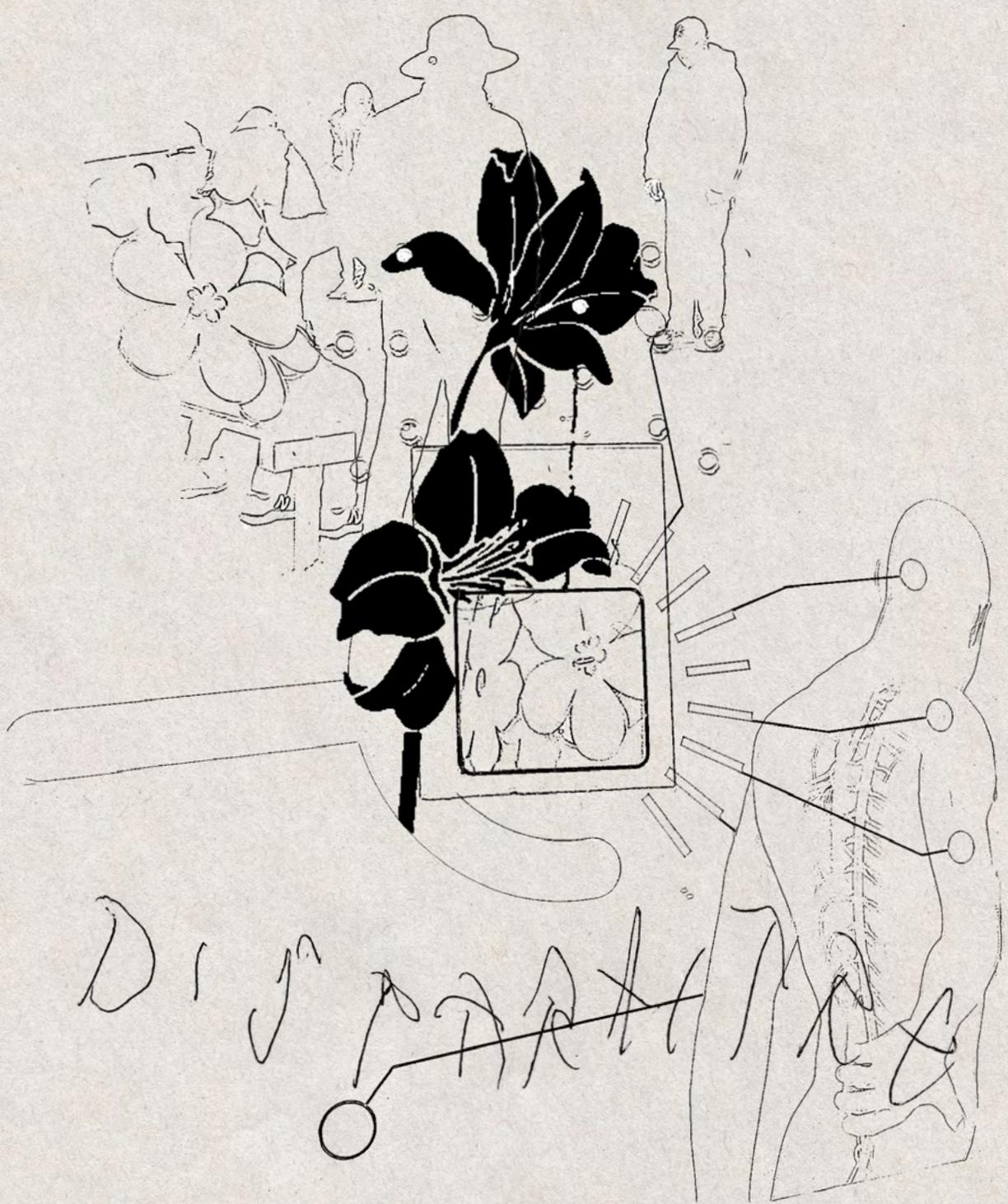
Ethan Assouline

Je n'y pense pas lorsque je réalise mes pièces, mais en effet ! J'utilise des pièces de puzzles ou des billes en métal. Ce qui me plaît ici, c'est le détournement de sens : partir de l'idée du jeu, ou utiliser des objets liés au jeu, fabriqués pour le jeu, pour les détourner et leur donner soit un autre sens, soit les inscrire dans une histoire, ou bien exagérer les idées qu'elles incarnent. Mes œuvres ressemblent de plus en plus à des choses qui seraient faites pour les enfants, mais avec quelque chose qui dérange. J'aime bien qu'il y ait deux temps quand on les regarde : de loin, on pense voir quelque chose, puis en se rapprochant, on découvre autre chose, et ce qui semblait amusant ou inoffensif s'avère menaçant. J'aime aussi l'idée de créer de petits mondes comme le font les enfants, mais des mondes qui ne



DISPARAITRE (2024)

Vue de l'exposition « Rendez la chambre forte », sous le commissariat d'Antoine Dochniak et Pierre Alain, Lyon, France, 2020.



DISPARAÎTRE

Dessin, 2020.

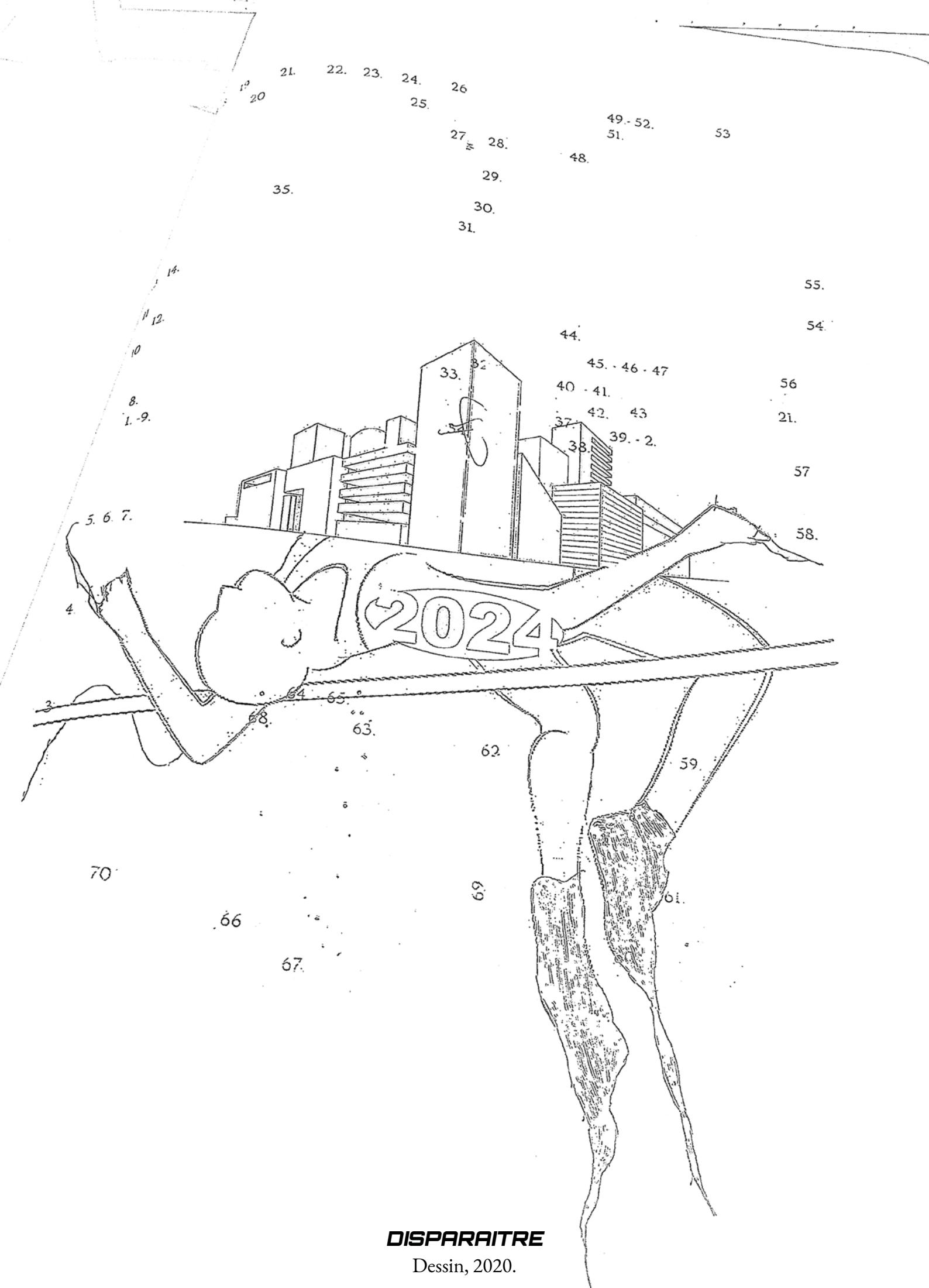
parlent pas de la même chose. Les miens traitent de la ville, ils incarnent la spéculation, l'exclusion, la gentrification, la domination. J'ai fait cette maquette sur un plateau de puzzle, il s'agit d'une ville très bizarre avec plein de barrières, des écouteurs qui servent de haut-parleurs et je l'ai intitulée 2024. Je me projette dans une vision de Paris à la fois pré et post Jeux olympiques, une ville qui est sécuritaire, excluante, quasi illisible, où il est plus dur de se déplacer. J'ai fait des immeubles où l'on voit des calendriers comme la menace permanente d'un rapport écrasant au temps.

Dans le rapport au jeu, c'est surtout l'idée de créer de petits mondes qu'on peut contrôler, faire parler. Ils deviennent des façons, autres que les textes, d'exprimer une pensée. C'est amusant de parler du jeu parce que finalement ce sont... oui, des jeux pour moi. Mais le jeu, c'est aussi un rapport de force et de pouvoir : l'ambition de gagner, de construire, d'évoluer... des choses que j'aime bien critiquer.

Indira Béraud

Tu parles de la ville, des mots qu'on retrouve dans la rue, du marketing qui altère le paysage urbain... En 1939, Benjamin analyse la figure du flâneur à travers le prisme de l'architecture urbaine.

Il brosse un tableau de la ville de l'époque comme un espace transformé, favorisant un rapport d'aliénation dans la consommation. Peux-tu me parler de ton rapport à la flânerie, à la modernité ? Comment est-ce que cela nourrit ta pratique ?



DISPARAÎTRE

Dessin, 2020.

Liberté
Économies
Odeurs parfumées
Modernité
Saveurs Variées
Santé

**LIBERTÉ, ÉCONOMIES, ODEURS PARFUMÉES, MODERNITÉ,
SAVEURS VARIÉES**

Photographie, 2020.

Ethan Assouline

C'est très important dans mon travail. Je flâne pour trouver toutes sortes d'éléments que j'emmagasine et qui me permettent de créer des pièces. Je prends énormément de photos pour faire des images que j'intègre à certaines œuvres. Je flâne aussi pour observer et repérer les mots, les signes de tout ce monde de la modernité et de l'entreprise, du marketing, de la société comme certaines personnes l'entendent. J'aime bien appréhender ces phrases, les slogans de banques et d'assurances, comme une sorte de grande poésie du quotidien que je peux récolter. C'est ma source principale d'inspiration. Il y a cet endroit tout gris avec écrits des mots : « vivre ensemble », « différence », « bien-être », « emploi », « identité », « avenir », « qualité », « bonheur », « cohésion »... et ça me fascine. Cela rejoint un peu ce que je disais sur la manière que j'ai de détourner des motifs. Tout est vide, ce sont des mots qui sont censés représenter quelque chose dans lesquels les gens pourraient avoir confiance, mais qui finalement, écrits comme ça, ne sont que le simulacre d'une société idéale. Et la plupart du temps, les gens qui utilisent ces mots travaillent contre tout ça.

Indira Béraud

Comment cette couleur qui recouvre tes dernières œuvres, semblable à celle des champignons de Paris, s'est-elle imposée dans ton travail ?

Ethan Assouline

Oui, c'est un blanc un peu passé. J'ai commencé à l'utiliser pour cette exposition à Milan. J'aime bien cette idée que les pièces initialement colorées sont recouvertes, lissées par une couche de blanc qui efface les traces... Le blanc donne à des objets un aspect un peu générique, comme si les pièces étaient faussement industrielles. J'aime aussi qu'elles puissent se salir. Avec cette dimension légèrement immaculée, la saleté, la poussière et les traces donnent une espèce de fausse patine et les objets paraissent plus vieux qu'ils ne le sont réellement. Ma palette de couleurs se compose de blanc, de transparent, de gris clair, d'argenté et un peu de noir. L'argenté me fait penser aux sculptures faites de matériaux plus nobles qu'on retrouve souvent dans les espaces publics, dans la ville. Je mets par exemple de petites boules argentées à la manière de Pol Bury (ses fontaines dans le parc du Palais Royal). Dans un de mes poèmes, je parle du fait que beaucoup d'artistes font des sculptures en métal ultra démonstratives, imposantes et brillantes, parce qu'ils ont cette confiance folle dans la modernité, dans l'industrie qui se déploie dans la rue. Mais si j'aime bien ces couleurs, c'est aussi qu'elles vieillissent assez rapidement et donnent cet air vétuste, un âge factice qui les soustrait à toute temporalité. Puis le blanc est une couleur très agressive qui contraste avec l'environnement : les pièces détonnent par rapport au reste.



Vue de l'exposition « Disparaître (Scomparire) », Macao,
Milan, Italie, 2019.

Indira Béraud

Tes œuvres ont une certaine fragilité apparente, elles semblent instables, vacillantes, faites de matériaux précaires, on retrouve également des allumettes consumées, des pièces en cire de bougies. Peux-tu me parler de cette dimension éphémère présente dans les matériaux ainsi que dans les compositions, comme si tout pouvait disparaître d'un instant à l'autre ?

Ethan Assouline

C'est très important pour moi. Il y a ce mélange de sources qui me plaît beaucoup : juxtaposer des éléments disparates comme des boîtiers électriques avec de la décoration d'intérieur par exemple. À chaque fois, j'assemble des composants issus d'univers différents, de lieux différents, que je lissois par la couleur. Cela donne de petits mondes tout fragiles à la fois parce que je les construis comme ça, sans beaucoup d'effort pour faire en sorte que ça soit solide, mais aussi parce que les matériaux sont eux-mêmes précaires : de la ficelle, du bois, du plastique, du tissu... Puis j'aime surtout observer la manière dont quelque chose de fragile résiste. Comment ces œuvres, sorties de l'atelier et mises en contact avec le monde extérieur, peuvent-elles tenir ? Il arrive que cela ne tienne pas, à Lyon quelqu'un avait shooté dans ma pièce. Cet équilibre instable résiste tant bien que mal pour diffuser une parole, se faire entendre ou être vu.

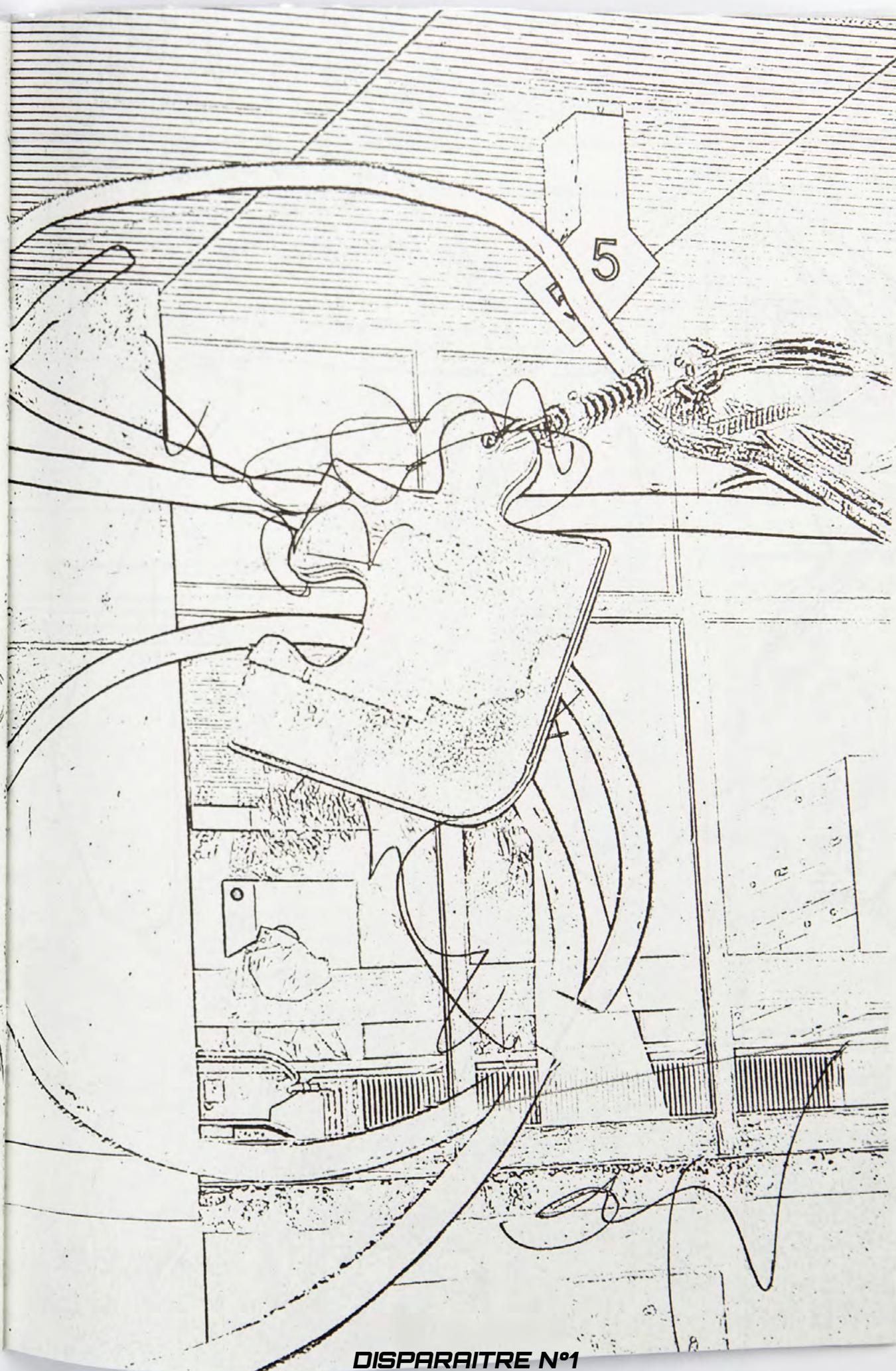
Mon travail a un peu changé : initialement, j'utilisais surtout ce que je retrouvais dans mes poches, des choses consommées comme des allumettes ou alors des clefs et peut-être des éléments plus narratifs, des trucs dont on se serait débarrassé rapidement, mais faits avec minutie. Alors que maintenant, tout est à sa place selon un certain sens, et mon nouveau rôle de maquettiste me fait marrer. C'est un retournement... Après avoir réalisé des films, je me suis surtout mis à travailler le métal, d'énormes tables basses, des étagères, des trucs impossibles à déplacer et cette relation à la charge et à la matière m'a fatigué. Puis la question économique entre en jeu : je cherche à faire des pièces qui se transportent, qui ne coûtent pas cher en matière première et qui s'inscrivent dans un rapport au temps beaucoup plus proche de la vie quotidienne.

Indira Béraud

Peux-tu revenir un peu sur ta pratique de l'écriture, sur tes poèmes et l'édition, et sur la manière dont cela dialogue avec tes sculptures et tes installations ?

Ethan Assouline

Initialement, les poèmes étaient faits pour accompagner les dessins, mais récemment, j'ai commencé à les lier physiquement aux œuvres en collant des bouts de poésie sur les sculptures. Je ne travaille pas les pièces en même temps que les poèmes, ce sont des moments



DISPARAÎTRE N°1

Extrait de la revue, 2020.

Et tous ces gens
Transportés
Chaque jour
De l'autre côté
Et qu'on retrouve
Tout près de nous
Le soir et à qui on confie
les maux qu'ils iront reproduire
des heures plus tard
en revêtant l'uniforme des autres
jusqu'à devenir
eux
mais en pire

différents, mais c'est la même chose, c'est un tout, le résultat d'une recherche continue sur le monde du travail, sur la ville, la violence et la modernité. Tout ça est nourri par les mêmes observations, les mêmes rejets et la colère. Pour la poésie je prends des notes pendant mes promenades, dans le métro, sur mon téléphone ou dans des carnets, assez spontanément. J'aime faire ça rapidement et que ça évolue plus tard.

Il y a ce travail d'édition que je fais autour de cette revue intitulée *Disparaître*. J'ai décidé d'appeler toutes les pièces ainsi parce qu'elles appartiennent à la même série autour d'un certain état d'esprit. L'idée de produire cette revue de dessins est venue l'année dernière lors d'un séjour à Lausanne. Je faisais des recherches au CIRA (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme) pour me documenter sur les formes de résistance face à l'oppression dans des cas de maladies liées au lieu de travail. Est-ce que le vrai remède à ces maladies est la destruction de la hiérarchie ? Je me suis documenté sur les techniques de sabotage et d'organisation de travailleurs.ses sur les lieux de travail, et le soir, après mes journées de recherche, j'ai commencé à bosser sur mes propres archives. Les éditions sont des assemblages de dessins et de textes. À la base, mes poèmes sont faits pour accompagner ces images-là. J'en suis au numéro deux. C'est encore une autre façon de faire exister mes réflexions et mes recherches. Je les tire à 70 ou 80 exemplaires, et chaque quatrième de couverture est unique. J'ai invité plein de gens à travailler sur le



DISPARAÎTRE N°2

Extrait de la revue, 2020.

numéro trois autour des Jeux olympiques de Paris, de 2024, et à réfléchir à la ville et à la spéculation immobilière. Il y a une certaine hypocrisie à travers cet évènement que sont les Jeux olympiques : se retrouver tous ensemble autour du sport et oublier tous les problèmes. Ces gens transforment la ville en prônant de grandes idées auxquelles ils ne croient pas : le vivre ensemble, le partage, etc.

Indira Béraud

Finalement, disparaître c'est trouver une forme de tranquillité ou c'est résister ?

Ethan Assouline

Disparaître c'est résister pour être un jour tranquille. C'est se battre pour trouver une forme de sérénité. Il y a une forme d'ambivalence dans ce désir de faire un pas de côté. C'est à la fois pour se ressourcer et revenir plus fort ou plus actif, mais c'est aussi fuir une certaine forme de harcèlement, celle des informations en continu notamment. Il s'agit de réussir un moment à se soustraire, à s'effacer pour mieux réfléchir et combattre. Mais j'emploie un peu trop ces mots, je n'ai pas envie que ce vocabulaire guerrier revienne dans le texte. Mais oui, si je devais résumer, disparaître c'est résister pour être un jour tranquille.

|

Et se sentir utile
Se chercher dans le regard des autres
Et découvrir
Que le vide que l'on incarne
N'est ni une place à prendre,
Ni une place à remplir
Mais une invitation
À se dissoudre
Doucement
À être enfin
Tranquilles?

ENFIN TRANQUILLES ?

Poème, 2020.

Ethan Assouline, Figure Figure 2020
Courtesy de l'artiste

DIRECTION DE PUBLICATION

Indira Béraud
Indira@figurefigure.fr

INTERVIEW

Indira Béraud
Indira@figurefigure.fr

DIRECTION ARTISTIQUE

Fani Morières
Fani@figurefigure.fr

IDENTITÉ VISUELLE

Thomas Guillemet
Thomas.guillemet.two@gmail.com

www.figurefigure.fr

